

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Littérature américaine

Pierre E. Brodin

Volume 17, numéro 1-2 (97-98), janvier-avril 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1517ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brodin, P. E. (1975). Compte rendu de [Littérature américaine]. *Liberté*, 17(1-2), 325-337.

Tous droits réservés © Gaëtan Lévesque, 1975

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Littérature américaine

JOSEPH McELROY — LOOKOUT CARTRIDGE (1975)

Auteur de trois romans très remarquables (*A Smuggler's Bible*, *Hind's Kidnap* et *Ancient History*), Joseph McElroy⁽¹⁾ vient de publier, sous le titre quelque peu énigmatique, quasi intraduisible en français, de *Lookout Cartridge* (*La cartouche du guetteur? La recharge du guetteur?*), un quatrième ouvrage qui est extrêmement nourri, puissant et original. Mentionnons tout de suite, cependant, que ce roman n'est pas de lecture facile : il exige, de la part du lecteur, une attention constante, due en partie à l'érudition de l'auteur, en partie à certains procédés techniques du romancier, qui recourt fréquemment à des « collages », interruptions, fractionnements, « cassages » ou « atomisation » du récit ou des personnages. Cela dit, le roman reste « réaliste », — quoique d'une façon fort différente des romans réalistes, documentaires ou sociaux de Zola, Dreiser ou Joyce Carol Oates — ; il demeure intégré dans un cadre de réalités et de problèmes qui sont ceux que nous rencontrons nous-mêmes tous les jours : la vie, la mort, l'amour, la haine, le lucre, l'ambition, la politique...

Lookout Cartridge est, à première vue, ce qu'on pourrait appeler en anglais un *thriller*, autrement dit un récit de *suspense* au cours duquel on cherche la solution d'un énigme, à travers des labyrinthes fertiles en dangers, et marqués, à chaque étape, par divers actes de violence.

(1) Né en 1930 à Brooklyn, Joseph McElroy est professeur de littérature anglaise à Queens College (N.Y.).

Au moment où commence le récit, c'est-à-dire dans l'été de 1971, nous apprenons qu'un certain film, tourné en Angleterre, au Pays de Galles et en Corse par deux amis — deux Américains expatriés, Dagger di Corro et William Cartwright, — a été, apparemment, détruit dans une maison de Londres.

L'un des auteurs du film, Cartwright — un homme âgé à l'époque d'environ trente-cinq ans — qui est également le narrateur, cherche à retrouver ce qui peut rester du film et s'efforce de reconstituer, grâce à ses souvenirs et à un journal qu'il a tenu pendant le tournage, les diverses séquences. Celles-ci comprennent essentiellement les épisodes suivants :

- un match de *softball* à Hyde Park ;
- l'interview d'un jeune déserteur de l'armée américaine, prise dans une pièce quasi nue qui se révélera plus tard appartenir au studio d'une artiste peintre américaine aux cheveux roux nommée Jan Graf ;
- un feu de joie au Pays de Galles ;
- la préparation d'une valise par un voyageur ;
- une scène dans le métro de Londres au cours de laquelle un « hippie » hawaïen, accompagné de sa petite amie new-yorkaise, joue de la guitare ;
- un « montage » en Corse où se retrouvent, près du port d'Ajaccio, des expatriés américains.
- une « merveilleuse maison de campagne ».
- une scène à Stonehenge.

Ce qui fait l'unité de tous ces épisodes, c'est qu'on voit paraître dans chacun d'entre eux des expatriés, américains ou autres, vivant en Angleterre.

Dans l'esprit de Cartwright, le film était destiné à exprimer la situation des expatriés américains en Europe ; mais sans doute aussi, ses problèmes personnels d'expatrié américain en Angleterre et ceux de sa famille. Celle-ci se compose essentiellement de sa femme Lorna — américaine comme lui — musicienne, brune, belle et sensible — et de leurs enfants Jenny (dix-sept ans) et Will (quinze ans).

Le co-auteur du film, cependant, avait des intentions peut-être un peu différentes. Dagger voulait exprimer deux décennies de l'histoire américaine et illustrer certaines ten-

dances de l'époque telles que l'influence des philosophies orientales, le dégoût et le rejet, par beaucoup de gens, de la vie citadine (gâtée par la pollution), l'attraction exercée par les « communautés », *hippies* ou autres, sur un certain secteur idéaliste de la jeunesse américaine.

Cartwright qui, par sa profession, est amené à voyager souvent (il représente à Londres des firmes américaines de matériel scientifique), fait la navette entre l'Europe et le Nouveau-Monde et poursuit inlassablement une quête qui le mènera non seulement à Londres et New-York, mais jusqu'à Glasgow, dans les fjords écossais et aux Iles Hébrides.

Cartwright se rend compte, assez rapidement, que son film a fait partie d'un dessein plus vaste, et qu'il a été « manipulé », comme d'ailleurs son ami Dagger. Un certain nombre de gens dressent sur ses pas des embûches et sa quête va devenir extrêmement dangereuse pour livrer les siens : les manuscrits de son journal vont être volés, son appartement à Highgate cambriolé ainsi que celui de son ami Sud à New-York ; il sera attaqué à plusieurs reprises par des inconnus, sa fille Jenny courra les plus graves dangers.

Cartwright, courageusement, pousse jusqu'au bout son enquête. Il apprendra que « son » film était lié à l'activité d'un petit groupe de conspirateurs, mi-idéalistes mi-terroristes dont les chefs sont des gens violents et dépourvus de scrupules qui projettent de placer des bombes à divers endroits stratégiques et de provoquer ainsi une révolution.

Avant la fin du récit, une demi-douzaine de personnages au moins auront été « liquidés », d'une façon ou d'une autre, l'un empalé par une antenne de radio, un autre tué d'un coup de couteau, d'autres encore assassinés par un tueur professionnel qui, à son tour, périra violemment.

La galerie de personnages présentée par Joseph McElroy est extrêmement nombreuse et variée. Plusieurs sont épisodiques, mais la plupart sont intéressants et, quoique présentés de façon assez discontinue et en quelque sorte « atomisée », extrêmement vivants et ils finissent par s'imposer au lecteur.

Cartwright est, évidemment, le plus remarquable. Comme son créateur (avec qui il possède plus d'un trait commun), il a passé son enfance à New-York, à Brooklyn Heights. Doué

d'une certaine générosité et d'un grand courage physique, il a une intelligence scientifique : ses analyses sont conçues en termes technologiques, sa pensée se modèle sur un vocabulaire emprunté à celui de l'électronique et du cinéma. Cartwright a eu quelques aventures extra-conjugales, notamment avec une certaine Tessa Allott, une Juive allemande mariée à un professeur d'histoire américain. Mais il aime sa femme, profondément et passionnément. Lorna — une New Englander qui vient de l'Etat du Maine et dont la peau, nous dit-on, sent tantôt la vanille, tantôt l'odeur des pins ou du « savon de pins » du Maine, — a souffert, il y a quelques années, d'une dépression nerveuse, sans doute provoquée par les difficultés d'adaptation et des réelles souffrances que peut rencontrer une Américaine projetée brusquement dans un pays étranger, mais elle semble installée maintenant dans son existence à Highgate, où elle s'intéresse activement à un choeur.

Les enfants de Cartwright ont été également affectés par leur appartenance simultanée à deux formes de civilisation. Will ne semble pas avoir trop de complexes. Il fait ses études dans une bonne école anglaise et, avec ses condisciples, a visité Chartres, qui l'a enthousiasmé. Mais Jenny, à dix-sept ans, est attirée par l'Amérique, où la vie semble plus intéressante, plus dynamique, plus « excitante » qu'en Angleterre. Jenny, d'autre part, commence à s'intéresser aux hommes : elle a jeté son dévolu sur Reid, un ancien élève de *Carnegie Tech* devenu acteur et *hippie*, qui a fréquenté aussi Jan Graf, l'artiste peintre rousse âgée d'une quarantaine d'années, dans le studio de qui on a tourné une des séquences du film. Jenny va être mêlée involontairement aux activités des « conspirateurs » et échapper de peu aux violences des terroristes, en fait, elle sera sauvée par ressemblance avec une autre jeune fille, Claire qui sera tirée à sa place.

Dagger est à peine moins fascinant que Cartwright. Il a eu une existence très aventureuse : reporter de faits divers en Californie, batteur de grève aux Bahamas, trafiquant en vieilles cartes du XVIIIe siècle, professeur dans les bases américaines à l'étranger, il a aussi vécu au Mexique avant de se fixer en Angleterre avec sa jeune femme française, Alba, qui vient de lui donner son premier enfant.

Claire est une nièce à la mode de Bretagne de Dagger. Elle travaille pour une entreprise new-yorkaise de films conçus pour la télévision qui s'appelle « Outer Films », dirigée par un Américain nommé Phil Aut, l'époux divorcé de Jan Graf, qui est également propriétaire d'une galerie en Angleterre, à Knightsbridge. Cette jeune fille, tombée dans le guépier de la « conspiration » mentionnée plus haut, y laissera sa vie.

Le petit groupe d'idéalistes et de terroristes comprend des personnages très divers : Jim Nielsen, le soldat américain qui a déserté, Krisch, un Indien, Chad, un Noir, Nash, Mike, et surtout les trois frères Flint — Jack, Gene et Paul — ont envisagé à un moment ou à un autre une action violente dirigée contre la « société de consommation ».

Le plus doux des conspirateurs est Paul, le cadet des Flint, haï par son aîné Jack ; il décide finalement de vivre dans une « communauté » et fuit ses ex-camarades. Le plus dangereux est Incremona, un ancien technicien de l'électronique devenu aventurier politique et tueur à gages.

Parmi les autres personnages qui retiennent notre attention, il convient de mentionner encore l'aimable Gilda, Tessa Allott, une autre femme particulièrement ravissante, qui rejoint Cartwright dans une chambre d'hôtel « grinçante » de Stonehenge — et son mari Dudley, l'historien, spécialiste des Mayas ; le « druide » Andsworth, qui joue un rôle important dans la séquence galloise ; Sud, l'ancien condisciple et ami de Cartwright, lequel loge chez lui quand il passe par New-York, sa femme divorcée Rose et ses deux enfants, Tris et Ruby ; Constance (Connie), une jeune femme dont on dit qu'elle « répondait non pas à ce que disaient les gens mais à ce qu'elle entendait dans leurs esprits », etc...



Plusieurs thèmes s'entrecroisent dans le roman. Le principal, qui apparaît très nettement aux deux tiers du récit, est sans doute le thème spinozien de la « nécessité » et de la « liberté ». Cartwright refuse de se laisser « manipuler » par d'autres. Les « manipulateurs », d'ailleurs, échouent dans leurs entre-

prises. Carwright voudrait être libre. Il reconnaît, cependant, et il est peut-être le seul parmi tous les personnages de *Look-out Cartridge* à le faire, qu'il est, à certains égards, « déterminé », qu'il est une partie d'un tout et que, sur notre planète, toutes choses, toutes actions humaines sont liées et interdépendantes. Ajoutons qu'il est à certains jours « détaché », mais ce détachement n'est jamais monstrueux ou inhumain.

Les thèmes accessoires du roman sont ceux de l'exil et de l'expatriation — et des problèmes causés par le détachement, l'arrachement, l'adaptation à de nouvelles circonstances, à un nouveau milieu. Il ne s'agit pas seulement des Américains en Angleterre, mais des Juifs allemands qui, comme le père de Tessa, ont recommencé leur vie (mais gardé leur religion et leurs manières de penser) dans un pays accueillant aux émigrés politiques, ou, comme d'autres membres de la famille de Tessa, sont allés s'installer en Israël, ou encore, comme certains jeunes idéalistes, sont partis rejoindre des « âmes soeurs » dans des « communes » ou phalanstères du Chili ou de la Nouvelle-Angleterre.

La toile de fond du roman et son langage sont en grande partie technologiques. Le vocabulaire du romancier qui est, dans une large mesure, celui de son héros, emprunte beaucoup aux idiomes scientifiques et techniques, notamment ceux qui relèvent de l'électronique et de la cinématographie (*circuits imprimés, flashes, écrans, filtres jaunes, montages*, etc.).

D'une façon générale, on peut dire que l'un des attraits les plus sérieux du roman est son ambition d'être une « somme » dans la tradition du *Great American Novel*, « le grand roman américain » qui s'efforce d'englober tout ce qu'il y a d'original, d'actuel, d'important et d'intéressant à dire sur une époque. L'impact sur les destinées humaines des événements politiques (assassinat des Kennedy, ou exécution de Nagy, par exemple), et plus encore peut-être, de la tonalité générale d'une période qui a vu la conquête de la Lune, l'installation d'un laboratoire céleste (*Skylab*) et un certain nombre d'autres grandes entreprises ou « progrès » technologiques, est clairement inscrit en filigrane dans l'intrigue. Et c'est pourquoi ce livre massif, parfois difficile à lire, ce récit fré-

quemment interrompu et rempli de digressions, est une oeuvre troublante, importante et probablement une oeuvre majeure qui, à notre avis, devrait laisser sa marque, comme le *Fravity's Rainbow* de Thomas Pynchon, dans la littérature américaine des années 70.

GORE VIDAL — BURR (1973)

Auteur de plusieurs romans à très grand succès parus entre 1946 et 1970 (*The City and the Pillar*, *Washington, D.C.*, *Myra Breckinbridge*, etc...) et d'une pièce de théâtre très remarquée (*The Best Man*), Gore Vidal s'était essayé au roman historique avec son livre sur *Julien l'Apostat* (1964). Avec *Burr*, son plus récent ouvrage, il nous donne une biographie à peine romancée d'un des héros de la Guerre d'Indépendance et d'un des personnages les plus importants et les plus discutés des débuts de l'histoire des Etats-Unis.

Il s'agit d'Aaron Burr, qui, entre autres faits notables de sa longue et riche carrière, fut colonel dans l'armée américaine, vice-président des Etats-Unis, tua en duel un des hommes d'Etat les plus éminents de la jeune République, fut traduit en Haute-Cour pour trahison et mourut à quatre-vingts ans et sept mois après une existence jusqu'à la fin aventureuse, agitée et riche en épisodes assez peu ordinaires.

Le principal narrateur de *Burr* est un jeune journaliste du *New York Post*, Charles Schuyler. C'est aussi le seul des personnages cités — et ceux-ci sont innombrables — qui n'ait pas réellement existé. Sa présence, toutefois, est assez discrète et, le plus souvent, l'auteur préfère laisser la parole à Burr ou aux contemporains de ce dernier.

Né en 1756, Aaron Burr appartenait à une des familles les plus cultivées et les plus respectées de l'aristocratie intellectuelle de la Nouvelle-Angleterre. Son grand-père maternel était Jonathan Edward, un célèbre théologien calviniste. Son père, le Révérend Aaron Burr (1715-57) avait été le second président d'une grande Université — le « College du New-Jersey » qui, plus tard, sera connu sous le nom de *Princeton University*.

Aaron perdit de bonne heure son père et sa mère : orphelin à l'âge de trois ans, il fut élevé par son oncle et tuteur,

Timothy Edwards. Marchant sur les traces de ses parents et grands-parents, il fit de bonnes études et, à dix-huit ans, obtint son diplôme de B.A. du College du New-Jersey.

En 1775, il était inscrit à la Faculté de Droit de Litchfield, dans le Connecticut. Il entretenait alors de bons rapports d'amitié avec Dolly Quincy et avec le fiancé de celle-ci, John Hancock. Quelques semaines après la bataille de Lexington, qui marqua le début des hostilités entre les Britanniques et les colons du Massachusets, Burr reçut une lettre de John Hancock, devenu entre-temps président du Congrès Continental, dans laquelle celui-ci recommandait son jeune ami au général George Washington, le planteur virginien qui venait d'être désigné par le Congrès pour commander les armées des *Insurgents*.

Burr se rend à Cambridge pour rejoindre les troupes de Washington. Ces troupes étaient composées d'éléments très divers ; un assez grand nombre étaient des mercenaires, prêts à désertir s'ils n'étaient pas payés ; beaucoup étaient dénués de toute expérience militaire. Certains généraux, comme Benedict Arnold, étaient des apothicaires qui avaient improvisé une milice. Washington lui-même s'était fait connaître surtout dans les escarmouches entre colons et Indiens et ignorait tout, au début, de la stratégie et de la tactique des armées européennes.

Burr va participer, sous les ordres du général Benedict Arnold, à la première grande offensive de Washington contre les Anglais, à savoir l'invasion du Canada français, que les Américains espéraient « libérer » rapidement.

... « Le général Arnold nous avait persuadés », écrit Burr, « que nous serions les libérateurs du Canada. Comment aurions-nous pu ne pas réussir ? Les Canadiens eux-mêmes étaient avec nous. La province de Québec avait été cédée par la France à l'Angleterre seulement douze ans auparavant, au grand désespoir des coloniaux français qui attendaient impatiemment notre arrivée et leur « libération. »

Burr se battit fort courageusement sous les murs de Québec. Malheureusement, son officier supérieur, le général Montgomery, fut tué en pleine action d'un boulet de canon et le successeur de Montgomery, Campbell, décida, après avoir

consulté ses soldats, de battre en retraite ; quant au grand chef, Arnold, il ne poursuivit pas les opérations, alors que la prise de Québec était sans doute à portée de sa main. Jusqu'à la fin de sa vie, Burr demeura persuadé que si Campbell n'avait pas été un lâche, le Canada aurait été aisément conquis et aurait fait partie des Etats-Unis. Notons au passage ce trait constant du caractère de Burr : il croit dans la *grandeur* de l'Amérique.

Pendant la campagne de Québec, le jeune Burr avait révéélé d'indiscutables dons de chef : lucidité, intelligence, capacité d'embrasser rapidement une situation, de voir les points faibles de l'ennemi, d'inspirer et d'entraîner à sa suite les hommes placés sous ses ordres. Il avait, d'autre part, étudié les campagnes de Frédéric II et comprenait l'art de la guerre. Quand il retourna à l'Etat-Major de Washington, celui-ci lui donna le grade de *major*.

Un peu plus tard, grâce à la protection de John Hancock, Burr allait être détaché auprès du général Israël Putnam, un ancien propriétaire de taverne qui avait « l'amabilité de cette classe sociale aussi bien qu'une intelligence honnête, quoique mal dégrossie. »

Washington, cependant, commet l'erreur de vouloir défendre New-York avec des troupes insuffisantes. Il est battu à Brooklyn et devra suivre, après cela, la tactique de Fabius : temporiser, attendre des circonstances plus favorables avant d'exposer son armée. Burr, en tout cas, devait se distinguer encore à plusieurs reprises, dans les opérations contre les Anglais. Les historiens le créditent d'avoir sauvé, en dépit des ordres de ses supérieurs, une brigade entière qui, sans lui, se serait trouvée encerclée par les Bri'anniques. Lieutenant-colonel en 1777, il passe l'hiver à Valley Forge, gardant avec efficacité un des accès du camp retranché de Washington ; en juin suivant, il commande une brigade et le « Colonel » se distingue à la bataille de Monmouth. En janvier 1779, il assume le commandement des lignes américaines entre le Hudson et le « Sound », dans le comté de Westchester, secteur où sévissaient le désordre et les pillages en raison de l'indiscipline des deux armées. Burr établit un système de patrouille efficace, appliqua rigoureusement la loi martiale et rétablit l'ordre.

A la fin de 1779, Burr, pour raisons de santé, quitte l'Armée, reprend ses études juridiques et, en 1782, est admis au barreau de l'Etat de New-York. La même année, il épouse, dans le New-Jersey, Theohosia, Prevost, une femme de dix ans plus âgée que lui, fascinante et cultivée. Elle avait été mariée à un Britannique qui vivait aux Antilles, avait cinq enfants, manquait d'argent, et était probablement déjà minée par un cancer. Mais Burr tomba follement amoureux d'elle et, après la mort du mari, en 1782, l'épousa. Il ne devait jamais cesser de l'adorer. Elle lui donna une fille, Theodosia, née en 1783.

Après l'évacuation de New-York par les Anglais, Burr et sa femme quittèrent le New-Jersey et s'installèrent dans leur très belle propriété de Richmond Hill, située à ce qui était alors les portes de la ville de New-York.

Pendant les dix années suivantes, Burr allait devenir un des avocats les plus réputés de New-York et un des hommes politiques les plus en vue des Etats du Nord-Est. Elu à l'Assemblée de l'Etat de New-York en 1784 et en 1789, il est nommé « *attorney general* » (ministre de la justice) de l'Etat de New-York, puis en 1791, âgé de trente-cinq ans, il est élu au Sénat des Etats-Unis, battant le Général Schuyler, beau-père d'Alexandre Hamilton, le futur leader du parti *fédéraliste*, qui avait été déjà son rival à l'armée et continuera, pendant toute sa carrière, à essayer de se mettre en travers de la route de Burr.

Burr fut sénateur pendant six ans, puis de nouveau membre de l'Assemblée de l'Etat de New-York. Il était devenu un des personnages les plus influents du parti « démocrate-républicain ». En 1800, il était probablement l'homme politique du Nord des Etats-Unis qui avait le plus de chances de devenir Président. Il fit campagne sur le même *ticket* que le Virginien Thomas Jefferson, le grand homme du Sud.

La campagne électorale des « démocrates-républicains » fut marquée par une remarquable organisation, entièrement due à Aaron Burr, et fut couronnée de succès. Mais le succès dépassa peut-être les espérances des vainqueurs. En effet, Burr obtint *exactement* le même nombre de voix, au *college élec-*

toral, que son co-listier Jefferson. En vertu de la Constitution, la Chambre des Représentants — où les démocrates-républicains n'avaient pas tout à fait la majorité — dut trancher entre les deux hommes. Une faction de Fédéralistes, préférant Burr à Jefferson, essaya de jeter son influence dans la balance, mais ne réussit pas à lui assurer une majorité absolue. Il fallut trente-sept tours de scrutin avant que l'élection de Jefferson ne fût acquise, grâce, en partie, à l'opposition déterminée d'Alexander Hamilton, à Burr.

Jefferson fut donc choisi comme le troisième Président des Etats-Unis, — succédant à Washington et John Adams — et Aaron Burr devint vice-président. Certains contemporains — et quelques historiens — estimèrent qu'il aurait fait un meilleur président que Jefferson mais admettent que la chose, évidemment, est impossible à prouver. Cette élection présidentielle de 1800 est unique dans l'histoire des Etats-Unis. Depuis lors, on vote séparément pour élire le Président et le Vice-Président, et on ne risque plus d'avoir deux colistiers qui aient exactement le même nombre de voix.

Burr, pendant que la Chambre essayait de dénouer la « crise » présidentielle, n'avait rien fait pour influencer les *Congressmen* en sa faveur. Mais il ne put empêcher des rumeurs empoisonnées, propagées par Hamilton et ses amis, de se répandre : on murmura aux oreilles de Jefferson que son vice-président avait tenté de le déboulonner et peu à peu Jefferson — qui avait la faiblesse d'être assez rancunier — et les fidèles de celui-ci en vinrent à douter de la loyauté de Burr.

Burr, cependant, fut un bon vice-président. Il présida le Sénat avec une dignité et une objectivité que reconnaissaient en privé beaucoup de ses ennemis.

En 1804, il essaya de reprendre un rôle actif dans la politique new-yorkaise et se présenta aux élections gubernatoriales. De nouveau, cependant, Hamilton usa de son influence pour lui barrer le chemin, déclarant à qui voulait l'entendre que cet homme était « dangereux » et « méprisable » et laissant entendre qu'il savait sur son compte beaucoup de choses fort peu savoureuses.

Un journal ayant rapporté ses propos tenus par Hamilton, d'après lequel le vice-président était un homme « sur qui il

pouvait donner une opinion détaillée encore plus méprisante », Burr demanda des excuses. Hamilton ergota. Burr, qui avait perdu l'élection de New-York, en partie à cause de la campagne haineuse et sournoise d'Hamilton et de ses zélés, exigea réparation.

Avant même que le duel pût avoir lieu, Burr dut satisfaire aux lois de l'« honneur » avec un autre individu, poussé peut-être par Hamilton. On se battit à l'épée et Burr blessa le premier son adversaire. Quelques jours plus tard, Burr et Hamilton se rencontrèrent à Weehawken. L'arme choisie était le pistolet. Burr abattit son rival, qui mourut le lendemain.

La mort d'Hamilton eut un retentissement énorme. L'opinion, dans l'ensemble, donna le beau rôle à la victime. Burr ne fut pas poursuivi pour meurtre, mais dégringola du jour au lendemain dans l'estime de ses compatriotes et devint une sorte de « paria », exclu de l'élite politique et sociale de son pays.

Burr disparaît alors pendant quelque temps de la scène. Il voyage dans l'Ouest des Etats-Unis. Il avait acheté des terres en Louisiane, songeait à y amener des colons, et à fonder — peut-être — un nouvel Etat dans ce vaste territoire récemment acheté par Jefferson à Napoléon. Burr pensait aussi à la probabilité d'une guerre avec l'Espagne et à la conquête, par les colons de Louisiane, des Colonies espagnoles les plus proches, autrement dit du Mexique. Allait-il, comme le prétendirent ses ennemis, se tailler un Empire pour lui-même ? Ou était-il seulement un précurseur de ceux qui, à la suite de Jefferson, allaient annexer d'autres territoires appartenant à une puissance européenne ? Jackson, un peu plus tard, ne réalisera-t-il pas en partie le rêve de Burr ?

Burr avait pris contact avec le général James Wilkinson, commandant des armées de l'Ouest. Or, Wilkinson, qui était un « faux bonhomme », déclara à Jefferson que Burr voulait séparer les Etats de l'Ouest de l'Union. Jefferson le crut. Mais Wilkinson n'était pas si « credible » : il touchait de l'argent des Espagnols depuis longtemps déjà, et, en toute logique, aurait dû être révoqué et passé en Conseil de Guerre. Jefferson préféra faire arrêter Burr et lui intenter un procès pour trahison. Ce procès à grand orchestre, présidé par le *Chief Justice* John Marshall, eut lieu à Richmond, capitale de la Virginie. Les

procureurs nommés par Jefferson furent incapables de prouver que Burr avait trahi. Burr fut acquitté. Mais l'opinion publique restait montée contre lui. Il dut quitter le pays.

Pendant quatre ans, Burr erra en Europe, passant une partie de son temps à Paris et visitant entre autres, le Louvre et le Palais-Royal.

Lorsque Jefferson eut terminé son second mandat présidentiel, l'atmosphère, aux Etats-Unis, redevint respirable pour Burr. Entre-temps, sa fille Theodosia, mariée à Joseph Allston, un riche planteur et futur gouverneur de la Caroline du Sud, avait tout préparé pour son retour. Elle décida d'aller le chercher elle-même en Europe, et de le ramener aux Etats-Unis. Malheureusement, le vaisseau dans lequel elle s'embarqua à Charleston à destination de Londres, fut pris dans une tempête et n'arriva jamais à destination. Aaron Burr fut extrêmement peiné de la mort de sa fille, qu'il aimait presque autant que la première Theodosia.

De retour aux Etats-Unis, Burr rouvrit son cabinet de consultations juridiques et pendant les vingt-deux années suivantes s'adonna à sa profession, tout en faisant, de temps à autre, de grands projets et de hasardeuses spéculations qui l'empêchèrent toujours de rétablir d'une façon vraiment solide sa situation de fortune.

Une de ses dernières aventures fut d'épouser, à l'âge de soixante-dix-sept ans, une riche veuve nommée Eliza B. Jumel qui, dans sa jeunesse, avait mené une vie que la plupart des gens n'estimaient pas irréprochable.

Ce second mariage, qui était sans doute, au moins partiellement, un mariage de convenance, ne dura pas très longtemps et aboutit à une séparation. Burr, d'ailleurs, ne l'avait pas pris très au sérieux. Il continuait, malgré son grand âge, à avoir beaucoup d'amies et ces amitiés étaient si peu platoniques qu'on disait qu'il avait, dans plusieurs villes, des enfants illégitimes. On assurera même, un jour, que le président Van Buren était le fils naturel de Burr...

Burr, en tout cas, s'éteignit à Richmond, le 14 septembre 1836. Ainsi s'achevait le destin de cet homme aventureux et passionné, qui, aujourd'hui encore, reste un des plus controversés de l'histoire des Etats-Unis.